

R/TP 21P

DISCOURS D'INSTALLATION

PRONONCÉ

Au Temple Israélite de la rue de la Victoire .

Le 25 Mars 1890

PAR

M. ZADOC KAHN

Grand-Rabbin du Consistoire central des Israélites de France.



PARIS

MAISON QUANTIN

L.-Henry May, Directeur

7, RUE SAINT-BENOIT

1890

Bibliothèque Maison de l'Orient



072851

A Monsieur H. J. Reinach

Hommage d'amitié et de dévouement

Lado Kally

DISCOURS D'INSTALLATION

DISCOURS

D'INSTALLATION

PRONONCÉ

Au Temple Israélite de la rue de la Victoire

Le 25 Mars 1890

PAR

M. ZADOC KAHN

Grand-Rabbin, du Consistoire central des Israélites de France.



PARIS

MAISON QUANTIN

L.-Henry MAY, Directeur

7, RUE SAINT-BENOIT

1890



MES FRÈRES,

L y a vingt-trois ans, presque à la même date, mon vénéré prédécesseur prenait possession du premier siège rabbinique de France, auquel venait de l'élever le vœu de ses coreligionnaires. Il succédait à Salomon Ulmann, à l'éminent pasteur dont j'aime à rappeler la science étendue et sûre, le caractère d'une simplicité antique, la piété, le désintéressement et jusqu'à la noblesse des traits, reflet d'une âme pure et sainte. Lazare Isidor lui-même avait derrière lui trente années de pastorat rendues fécondes par une activité souvent admirée, un dévouement qui ne se lassait point, un esprit pénétré des besoins de son temps autant que sage et mesuré, une éloquence puissante et

communicative, et une bonté aimable qui lui avait gagné tous les cœurs. Il était cependant vivement ému au moment d'inaugurer ses hautes fonctions, et il se demandait, avec une touchante modestie, s'il saurait diriger avec succès les intérêts confiés à sa garde. Le temps a répondu pour lui à cette question que chacun doit se poser anxieusement en face d'obligations nouvelles. Sa popularité, qui n'a cessé de grandir, la déférence qu'il rencontrait de toutes parts, les liens de cordiale affection qui l'unissaient aux pasteurs et aux fidèles, le vide qu'il a laissé lorsque la maladie le réduisit à l'inaction, les regrets universels que causa sa mort, la place, enfin, qu'il occupe dans nos souvenirs, rendent témoignage de ses vertus, de son ascendant, de son action bienfaisante. Que nos hommages aillent aujourd'hui à sa mémoire bénie, et que sa pensée plane sur cette solennité dont elle ne peut être absente!

Mes frères, la Providence divine a voulu que j'eusse une première fois le redoutable honneur de recueillir sa succession et d'être placé, après lui, à la tête de la Communauté de Paris. Je reçus à ce moment de vos mandataires une marque de confiance qui ne s'appuyait sur rien dans le passé et que l'avenir seul pouvait justifier. Cette confiance, dont aujourd'hui encore je suis reconnaissant au delà de toute expression, m'a dicté ma conduite ; elle a été en tout temps pour moi comme l'appel pressant du devoir. Ai-je eu le bonheur de répondre à l'attente de ceux qui, avec une hardiesse dont je me suis

souvent étonné, ont tiré de son obscurité un ministre de Dieu au début de sa carrière pour lui remettre la direction religieuse d'une des plus grandes Communautés du monde? Je ne sais. Le bien que nous faisons n'est rien en comparaison de celui que nous voudrions et devrions faire; nos forces sont limitées et la tâche à accomplir est immense. Mais ce que je sais, c'est que vos sympathies ne m'ont jamais manqué et que vous les avez manifestées plus d'une fois dans des circonstances importantes de ma vie; ce que je sais encore, c'est que les représentants élus du Judaïsme français, en réunissant leurs suffrages sur ma personne, m'ont honoré d'une bienveillance extrême et m'ont rendu difficile un refus qui eût paru la désertion d'un devoir.

Maintenant, mes frères, vous croirez à ma sincérité si je prends devant Dieu, qui lit au fond de nos consciences, l'engagement de faire ce qui dépendra de moi pour continuer la tradition de tant d'hommes supérieurs, de tant de pasteurs distingués qui ont jeté un vif éclat sur la Synagogue française par leurs vertus et leur talent. Tout ce qui me reste de force et d'activité appartient à notre bien-aimée religion. Je considérerai que ma vie n'aura pas été manquée, s'il m'est donné, avec l'appui de Dieu, en agissant de concert avec mes chers collègues du rabbinat et avec mes honorés amis du Consistoire central, qui ont voulu m'associer à leurs travaux et qui viennent de m'adresser, par l'organe de leur respecté Président, des paroles de bienvenue si encourageantes,

s'il m'est donné, dis-je, d'ajouter une page digne d'estime à l'histoire du judaïsme dans notre pays.

Cette histoire ne se compte encore que par années; car le judaïsme français, tel qu'il est constitué aujourd'hui, ne date que d'un siècle. Mais, si courte qu'elle soit, elle a été assez bien remplie pour attester à tous les regards la vitalité de notre foi, sa belle fécondité et sa puissance créatrice. Elle mérite donc, j'ose le dire, d'occuper l'attention de cette imposante assemblée. Nous y trouverons de grands sujets de satisfaction, des motifs d'espérance et en même temps un utile enseignement.

Mes frères,

Au cœur du moyen âge déjà, il existait un judaïsme français, répandu dans toutes les provinces de la France et renommé bien au delà des frontières. Lorsqu'on lit les écrits sortis de la plume infatigable de nos auteurs anciens, on y rencontre à tout instant les noms de Paris, d'Orléans, de Tours, de Troyes, de Montpellier, de Marseille : l'énumération pourrait se continuer longtemps. Il n'a pas dépendu de nous qu'il nous fût permis de coopérer, sans interruption, à la grandeur de la France et de partager, à travers les siècles, toutes ses destinées. Hélas! l'esprit du temps en a décidé autrement. Nous déplorons encore le triste exode qui fut imposé à nos ancêtres et qui fut pour eux comme un nouvel exil de

Babylone. Ne soyons pas trop sévères cependant pour ces erreurs du passé. Nous n'avons pas été les seuls à souffrir dans ces âges lointains où les peuples furent éprouvés par tant de calamités. Et puis il y aurait quelque injustice à juger avec nos sentiments d'à présent les fautes commises par les hommes d'autrefois. Il a fallu des siècles de labeur moral, les efforts répétés des plus grands penseurs pour faire triompher cette idée si simple que la conscience est un domaine sacré, qu'il est des droits imprescriptibles qu'on ne saurait violer sans commettre un attentat contre Dieu et contre l'humanité, et que la diversité des croyances n'est nullement un obstacle à la paix et à la prospérité des peuples. Ce sera un éternel titre de gloire pour la France, une fois cette vérité acclamée, d'en avoir fait la base de son droit public. L'antique injustice était réparée. Tous ceux qui avaient jadis souffert pour leur foi furent respectés dans leur foi. Le judaïsme français, légalement reconnu, renoua la chaîne de son histoire; les anciennes Communautés situées aux extrémités du pays et qui avaient échappé au désastre, comme les nouvelles qui se formèrent rapidement, purent respirer et se développer au souffle fécond de la liberté.

Pendant, mes frères, les préventions amassées par les siècles ne se dissipent pas en un instant. Le judaïsme a eu cette destinée singulière d'être victime de toutes les méprises. Il a tant de droits à faire valoir à la reconnaissance de l'humanité, et il a épuisé toutes les amertumes



de l'ingratitude! Il ne faut pas s'étonner si, dans les premiers temps, il eut à se défendre contre des retours d'hostilité, contre des préjugés qui ne voulaient pas mourir. C'est alors que l'homme de génie, dont le nom magique domine le commencement de ce siècle, eut la pensée, dont le judaïsme français peut se féliciter, d'appeler de toutes les régions de son vaste empire, et de réunir dans de solennelles assises tout ce que notre culte comptait d'esprits instruits et éclairés pour les interroger sur nos croyances, sur nos tendances, sur nos lois morales et nos principes sociaux. Le *Sanhédrin* n'eut qu'à s'inspirer du vieil esprit de judaïsme, de nos traditions les plus constantes, pour proclamer à la face du monde attentif que le judaïsme, par cela même qu'il adore un Dieu de bonté, de justice et de sainteté, ne peut ne pas être une religion de paix, de probité, d'amour et de fraternité universelle, qu'il prêche à ses adeptes la doctrine morale la plus pure, la plus exigeante, la plus empreinte de véritable humanité, qu'il encourage tout ce qui fait la force et la santé des sociétés, et qu'enfin il met au-dessus de tout l'amour de la patrie et le respect absolu de la loi. Rien de tout cela n'était nouveau ni dans notre bouche ni dans notre conduite. Il est heureux toutefois que notre histoire moderne s'ouvre par cette noble déclaration.

L'effet s'en fit sentir sur-le-champ. A cette époque remonte la première organisation officielle de notre culte en France, organisation sagement entendue, dont les

grandes lignes n'ont pas fléchi et qui devait, du centre jusqu'aux extrémités les plus reculées, porter partout la vie avec l'ordre et l'esprit de concorde, et en même temps rattacher le judaïsme, par des liens étroits, au gouvernement de notre pays. L'État comprit, et cela lui fait grand honneur, que toutes les religions, dignes de ce nom, sont des forces morales concourant au bien public, et qu'elles ont un droit égal à sa protection, ainsi que le devoir d'accepter son contrôle et de s'incliner devant cette chose auguste qui s'appelle la Loi.

Une grande tâche commença alors, du sommet à la base, pour les administrations juives. Cette tâche fut admirablement comprise. Savez-vous comment on l'a définie et résumée? Par cette simple devise : Patrie, Religion. Je me rappelle avec émotion avoir lu, dans ma première enfance, ces deux mots sur les insignes que portaient les modestes serviteurs du culte dans la vieille synagogue de Strasbourg. Ces jours-ci, j'ai revu les mêmes mots sur le cachet dont le Consistoire central revêt ses actes officiels. On ne pouvait dire plus clairement l'esprit qui anime le judaïsme français.

Il n'était pas difficile, mes frères, pour nos devanciers d'accomplir la première partie de leur mission. Un élan magnifique, en effet, emportait les âmes vers le service, j'ose dire vers le culte de la patrie. De même qu'au sortir du lourd repos de l'hiver, aux chauds rayons du soleil printanier, les forces de la nature se mettent en mouvement, une sève généreuse déborde de toutes parts,

ainsi les fils d'Israël, affranchis des liens qui s'opposaient à leur activité et comprimaient jusqu'aux battements de leur cœur, développent des facultés longtemps contenues et dévouent à la patrie française, avec leur amour enthousiaste et leur ardente reconnaissance, les énergies de leur volonté, les réserves de leur intelligence, tout ce trésor de qualités que créent ou fortifient de longues souffrances et qui étaient restées sans emploi. La transformation est rapide, profonde, et dépasse les espérances les plus optimistes. Oh ! les cœurs vaillants, si heureux, si fiers d'être citoyens libres d'un pays comme la France ! Leurs sentiments s'élèvent autant que leur condition, ils s'appliquent à effacer les derniers vestiges d'un passé odieux et s'engagent avec un merveilleux entrain dans toutes les directions où l'on peut se rendre utile à son pays. Combien d'entre nous, pour ne citer que ceux-là, dès les premières années du siècle, entrent dans les rangs de l'armée et se montrent dignes de passer par cette école du courage, de l'honneur, de l'abnégation et du patriotisme !

Les administrations, de leur côté, ne restent pas inactives. Elles ont reçu le mandat d'éveiller dans les âmes l'amour de la patrie, et elles ne l'oublient pas un seul instant. Les livres d'instruction religieuse et morale écrits pour notre enfance disent toute la sainteté de ce devoir, toute la douceur de ce sentiment. La prédication, qui se sert maintenant de la langue nationale pour instruire et édifier les fidèles, revient sans cesse sur ce thème préféré.

Chaque événement marquant fournit une occasion de rappeler à tous combien la France doit nous être chère. Et l'on ne se borne pas à de vaines paroles : nos consistoires, au prix de sacrifices souvent pénibles, multiplient les écoles afin de donner à la France des citoyens instruits, ayant le sentiment de leur dignité et capables de faire partout leur devoir. Les professions manuelles, si honorées dans le judaïsme antique, sont rendues de nouveau accessibles à notre jeunesse. Des Sociétés pour favoriser le travail se fondent dans nos grandes communautés. Metz ouvre la marche. Strasbourg et Mulhouse (comme ces noms sonnent douloureusement à notre oreille!) créent des écoles d'arts et métiers, d'où sortent des centaines d'ouvriers habiles, laborieux, honnêtes. Paris ne reste pas en arrière, et, avec l'abondance de ses ressources et sa charité sans bornes, concourt efficacement à cette œuvre sociale. Ne sommes-nous pas autorisés à conclure que le judaïsme français a fait honneur à la dette contractée envers la patrie?

Aujourd'hui, après cent années de loyaux efforts, je ne dirai pas que notre tâche patriotique est achevée : les œuvres humaines sont susceptibles de perpétuels progrès; mais la démonstration est faite, forte comme la vérité, éclatante comme le jour. La France, en suivant les inspirations de son noble génie, en faisant une œuvre de réparation et de justice, n'a compromis aucun de ses intérêts et elle les a servis tous. Nous n'avons rien à apprendre de personne en fait de patriotisme et de vertus

civiques. Et je n'en veux d'autre preuve, mes frères, que la certitude où nous sommes, nous ministres de la religion, d'éveiller un long et puissant écho dans vos âmes, chaque fois qu'il nous arrive de vous parler, du haut de la chaire, de la patrie, de ses gloires, de ses revers, de ses espérances, et du droit qu'elle a de réclamer notre amour, notre dévouement et nos sacrifices.

Mes frères, si la première partie de la tâche du judaïsme français, celle qu'enveloppe le mot de patrie fut acceptée avec bonheur et remplie avec une ardeur joyeuse, celle que définit le mot de religion posa aux esprits un problème plus difficile et leur créa de vives alarmes. On entrait dans un monde nouveau, on allait se trouver aux prises avec des nécessités ignorées des générations précédentes. Après avoir, pendant des siècles, vécu d'une vie d'isolement, où la religion n'avait qu'à commander pour être obéie, il fallait compter désormais avec les exigences chaque jour plus impérieuses d'une société qui prétend accaparer l'homme tout entier. Ah! les doutes poignants, les angoisses qui assaillirent les âmes juives devant cette simple question : La religion qui avait été la grande consolatrice, le bien suprême, le refuge assuré aux temps de l'épreuve, qui avait traversé, en s'y fortifiant, les plus violentes tempêtes, supporterait-elle avec le même succès l'épreuve de la liberté? On ne craignait pas sans doute pour la foi elle-même, pour les vérités éternelles qui ont leur expression dans le

judäisme et que nous considérons comme notre raison d'être dans l'histoire de l'humanité. Bâties sur le roc par la main de l'architecte divin, elles sont à l'abri des coups de vent. Et si parfois un souffle de folie semble passer sur le monde, troublant les esprits, ébranlant les croyances et voilant la vue du ciel, ce n'est jamais que pour un temps. Nulle fraction de l'humanité ne se résignera à voir s'éteindre la flamme qui nous échauffe et nous éclaire. Mais il en était autrement de nos usages pieux, de nos cérémonies, de ces formes extérieures qui s'étaient tant multipliées au cours des siècles, de ce culte pratique qui dominait toute l'existence et qui était d'ailleurs si riche de charme et de poésie. La vie juive, avec les prescriptions religieuses, qui en règlent pour ainsi dire chaque mouvement, serait-elle possible encore en face des devoirs et des entraînements de la vie sociale, et si un conflit éclatait, à qui resterait le dernier mot ?

Mes frères, nous ne le savons que trop, ces craintes n'étaient pas chimériques. Nous avons la douleur de constater que nos demeures, par la faute des circonstances plus que des hommes, ne représentent plus, comme autrefois, ce sanctuaire de Dieu où la religion, par sa présence incessante et sa perpétuelle intervention dans tous les actes de la vie, élevait les cœurs, purifiait les sentiments et consolait les tristesses. S'il est des exceptions, et, Dieu merci ! elles ne manquent pas, inclinons-nous avec respect et gratitude devant la fidélité courageuse qui ne trouve pas le sacrifice trop lourd de

concilier les devoirs du présent avec les traditions pieuses du passé. Ne nous lassons pas de la citer en exemple à ceux de nos frères qui prennent trop facilement leur parti de ce qui est un véritable appauvrissement moral. Cependant, ne condamnons, ne flétrissons personne. Il est bien des manières de servir Dieu, et la religion ne connaît pas qu'un chemin pour s'insinuer dans les âmes.

Ceux qui ont eu en mains les intérêts religieux du judaïsme durant ce siècle ne l'ignoraient pas. Ce qu'il perdait d'un côté, ils ont eu à cœur de le lui faire regagner d'un autre. Le culte public, dont l'action peut être si puissante et si salutaire, excita justement leur sollicitude. Des synagogues belles et imposantes, dignes d'un pays de liberté religieuse et d'une croyance pour laquelle honorer Dieu par la recherche du beau est un saint devoir (זה אֱלֹהֵינוּ וְאִמְנוּתוֹ) s'élèvent de toutes parts et, d'ordinaire, avec le concours libéral des municipalités et de l'État; les cérémonies du culte prennent un caractère plus noble et plus en harmonie avec le goût devenu exigeant. A des formes usées, vieilles, s'en substituent de nouvelles, plus vivantes et plus efficaces. Devenus le centre principal de la vie religieuse, nos temples entendent résonner sous leurs voûtes des chants sacrés que l'art peut avouer et les mâles accents d'une éloquence qui prêche les plus hautes vérités. La jeunesse, qu'un enseignement méthodique a initiée à l'esprit du judaïsme, à sa grande histoire, à ses belles traditions, trouve dans

les édifices du culte un aliment à ses besoins religieux. Nos femmes en apprennent volontiers le chemin, et la prière, rendue intelligible à leur cœur et à leur esprit, leur procure les douces jouissances de la foi satisfaite. Assurément, quelques-unes des innovations introduites dans le culte soulèvent parfois de vives critiques. Il est des esprits tout d'une trempe, qui contestent au présent le droit de porter la main sur aucun des usages établis dans les temps écoulés. Mais, disons-le à la gloire du judaïsme français, si le désaccord des opinions y a produit des luttes animées dont l'écho nous est parvenu par nos organes périodiques, qui occupent, eux aussi, une place importante dans notre histoire, jamais il n'a causé d'irrémediables déchirements, et nos Communautés ont presque toujours joui de ce bien précieux, qui est une condition de vie pour toute société : de la paix. On peut penser différemment sur les choses de la religion, mais on se rencontre dans un amour égal de la religion.

Une création heureuse pour le judaïsme français et d'une grande portée, fut celle de notre École rabbinique, qui compte aujourd'hui soixante années d'existence. Là, des jeunes gens, poussés par une pieuse vocation, pouvaient se préparer aux devoirs du ministère dans le silence d'une retraite laborieuse, s'abreuver aux sources de la culture moderne tout en se nourrissant de la moelle du judaïsme ; là, ils apprenaient tout ensemble à tenir compte des nécessités de leur temps et à veiller au maintien de l'antique piété. Ainsi se formèrent suc-

cessivement plusieurs générations de pasteurs, unis dans leurs vues, animés d'un même esprit de progrès, pleins de leurs devoirs, pénétrés de la grandeur de leur mission et devant à des maîtres vénérés la science qui éclaire et le dévouement qui agit. Ah! qu'ils soient bénis dans leur tombe ceux, déjà nombreux, hélas! qui ont disparu après avoir servi le judaïsme de toutes les forces de leur cœur et de leur intelligence! Et vous, mes collègues bien-aimés, qui cultivez avec tant de fidélité et de conscience la vigne du Seigneur, et vous, jeunes amis, qui avez été touchés d'un rayon d'en haut et ambitionnez d'entrer, à votre tour, dans la carrière sacrée, laissez-moi vous exprimer notre reconnaissance pour le passé et notre confiance pour l'avenir. Vous unirez toujours, suivant l'antique formule qui nous est chère, la science et l'action **מדור ומעשה**, la piété et la charité.

La science juive, mes frères, l'étude approfondie de notre passé, si riche dans ses diverses manifestations, ne saurait faiblir parmi nous sans que s'appauvrisse immédiatement la source vivifiante qui baigne et fortifie les racines mêmes du sentiment religieux. C'est pourquoi nous avons voué une gratitude infinie à ceux de nos frères qui, sans appartenir au rabbinat, ont sondé les problèmes de notre histoire et éclairé ses côtés obscurs. Que de noms illustres, parmi les morts et parmi les vivants, se présentent ici à mon esprit! Je n'ai pas besoin de les désigner, ils sont et resteront inscrits dans la mémoire fidèle du judaïsme, et la postérité les retien-

dra. Ce n'étaient là toutefois que des efforts isolés. Longtemps tout lien manquait, dans notre judaïsme français, entre les chercheurs curieux des choses du passé et guidés à la fois par la passion de la vérité et l'amour de leur religion. Ce lien existe aujourd'hui. La *Société des Études juives* a déjà des états de service assez distingués pour qu'il soit permis de la compter au nombre des plus belles créations qui honorent le judaïsme français et d'accorder un pieux souvenir à celui qui en fut le principal promoteur, au jeune savant qui portait un nom si aimé et si respecté parmi nous et n'avait qu'à suivre les traditions de sa famille pour provoquer et encourager tout ce qui peut élever notre culte dans l'opinion publique.

Hélas ! mes frères, je ne serais pas un historien exact si je ne mettais une ombre au tableau que je viens de placer sous vos yeux, si, à côté des progrès accomplis, je ne rappelais la perte que nous avons subie. Nous avons pleuré sur les désastres de la France, il y a une vingtaine d'années, mais à nos regrets patriotiques s'ajoutaient des regrets religieux : la France était mutilée, le judaïsme français l'était également ! Comment notre cœur ne serait-il pas tristement ému en ce jour, au souvenir de tant de vieilles et belles communautés qui appartenaient à notre patrimoine, qui étaient une force pour nous dans le présent et une réserve précieuse pour l'avenir ? Combien d'entre nous y ont laissé, avec leurs souvenirs d'enfance, une partie de leur âme ! Si quelque chose peut



non consoler mais adoucir notre douleur, c'est la pensée qu'un grand nombre de nos frères de l'Est, pour ne pas cesser d'aimer librement la France, ont préféré abandonner leurs foyers et sont venus grossir nos rangs et apporter à nos communautés françaises un surcroît de vigueur; c'est aussi la pensée de cette France nouvelle, qui s'étend, dans sa beauté pittoresque, de l'autre côté de la Méditerranée. Puisse l'Algérie juive continuer à marcher dans la voie du progrès social où elle est si résolument entrée, se pénétrer tous les jours davantage des devoirs qui s'attachent à l'honneur de s'appeler citoyen français et opposer à toutes ces attaques, à tous ces outrages qui ne déshonorent que leurs auteurs, la conscience du devoir accompli et la volonté décidée de bien faire! C'est là notre souhait et notre ferme espérance.

Mes frères, ceux qui sont familiers avec l'esprit du judaïsme, qui savent ce qu'il y a dans ses lois et dans son enseignement d'humanité et de tendre pitié pour ceux qui souffrent, ne seront pas surpris si je dis que le judaïsme français a fait preuve d'autant de force créatrice sur le domaine de la charité que sur celui du culte. Il a épousé sans réserve toutes les aspirations contemporaines. Ne vous y trompez pas, en effet : ce sera la marque distinctive et glorieuse du siècle où nous vivons, que cette sympathie infinie pour la misère sous toutes ses formes si tristement variées. Il viendra un



temps où toutes choses seront mises en leur place, où l'oubli couvrira nos vaines querelles, où l'on prendra en pitié les folles passions qui s'agitent à la surface de notre société, mais où le fond du caractère français apparaîtra en son vrai jour. On dira alors : Ce siècle fut un grand siècle, car il était touché de toutes les souffrances, il a fait des prodiges pour alléger le poids du malheur, pour protéger l'enfance sans appui, la vieillesse sans ressources, pour tendre une main secourable à ceux qui sont tombés et introduire plus de justice, d'égalité et d'amour dans un monde forcément imparfait. Le judaïsme, soyez-en sûr, récoltera sa part de ces éloges justifiés ; car depuis cent ans, que d'institutions bienfaisantes il a appelées à la vie ! Est-il une communauté juive qui n'ait entendu le cri de la faim, de la maladie, de la misère morale ou matérielle ? qui n'ait tout fait pour venir en aide aux victimes de la vie ? Il m'est doux de reposer mes regards sur cette assemblée où je reconnais tant d'hommes de cœur, tant de nobles femmes d'Israël pour qui les dévouements de la charité sont une joie et un besoin. Leur bonté active ne s'arrête pas aux limites de leur culte, et l'on sait de reste que la sainte armée du bien n'a pas de combattants plus énergiques et plus persévérants.

Il y a plus, mes frères. Notre bien-aimée France, entre tant de hautes et généreuses qualités qu'elle a reçues du ciel, est douée de la puissance d'expansion. De tout temps, elle a fait rayonner au dehors ses con-

quêtes morales; le travail qu'elle a accompli sur elle-même, souvent au prix de cruels déchirements, a profité à tous les peuples. Le judaïsme français a montré qu'il possède quelque chose de ce don providentiel. Libres et prospères, vivant et grandissant sous la protection des lois, nous n'avons pas oublié que des milliers de nos frères ne connaissent encore que de nom les bienfaits de la civilisation, que pour eux il n'y a ni sécurité, ni instruction, ni garanties. Des lois que réproûve la conscience moderne leur barrent toutes les routes et les enferment comme dans une prison sans air et sans jour. Nous avons recueilli leurs appels déchirants. Ceux qui ont la puissance et le cœur cherchent depuis longtemps à remédier à des maux si navrants. Les autres ont uni leurs efforts, et ainsi est née sur le sol de la France, comme un produit naturel, cette *Alliance Israélite*, une des plus belles manifestations du génie juif, qui poursuit ce seul but : relever de leur déchéance imméritée des populations dignes de toute sympathie, et se sert de ces seuls moyens : l'école et l'atelier, l'instruction et le travail.

Voilà donc, mes frères, sous quels traits nous apparaît le judaïsme français, auquel nous nous faisons gloire d'appartenir : une forte organisation qui relie nos Communautés en un seul faisceau et qui, sans entraver nulle part l'esprit d'initiative, si nécessaire à la vie et au progrès dans le bien, est la puissante sauvegarde de

notre unité ; au sommet, un consistoire central, composé d'hommes éminents et qui est l'émanation du judaïsme de notre pays ; des consistoires régionaux, dont l'autorité est d'autant plus respectée qu'elle tire sa force du suffrage de tous et qu'elle est fondée, je le sais par une collaboration de vingt années, sur la piété, sur le dévouement et la parfaite intelligence des intérêts de notre culte ; au-dessous, des administrations investies d'un mandat librement accepté et dignement rempli ; un corps rabbinique qui se renferme strictement dans le cercle de ses devoirs et met son honneur à n'en négliger aucun ; partout la paix et l'entente dans l'émulation des efforts et, malgré la lutte parfois vive des opinions, nulle rupture entre les cœurs ; un culte public qui tend sans cesse à s'épurer et à s'ennoblir ; un magnifique épanouissement de la charité, le respect de la vieille solidarité juive s'alliant à un patriotisme qui se traduit avec éclat dans la vie de tous les jours, un soin jaloux de ne pas créer des difficultés au gouvernement de notre pays et en retour, de sa part, une bienveillance et une équité dont nous sommes profondément touchés, et dont nous recevons aujourd'hui même un témoignage précieux ; enfin, des rapports de cordial voisinage et de respect mutuel avec les autres cultes, qui prêchent comme nous l'amour de Dieu, l'amour des hommes, le culte du devoir et le dévouement à la patrie. On ne pouvait, à l'aube naissante de ce siècle, concevoir pour le judaïsme des destinées plus belles : il a fait des promesses au pays, et il

les a tenues; il a reçu du passé des devoirs qui étaient un héritage sacré, et il ne les a pas trahis !

Mes frères, qu'ai-je voulu en traçant ce rapide historique d'un passé récent? Faire naître dans vos âmes un sentiment d'orgueil? Vous inspirer une satisfaction béate qui croit que tout est fait et qu'il n'y a plus rien à faire? A Dieu ne plaise ! Nous sommes entourés d'assez de difficultés, obsédés par assez de tristesses, pour être enclins à la modestie. Et puis, nous n'ignorons pas que la vie, pour les individus comme pour les sociétés, est un combat de tous les instants, combat contre les forces aveugles, combat contre les hostilités du dehors, combat contre les défaillances intérieures.

Ce que j'ai voulu, mes frères, c'est d'abord remercier Dieu qui a veillé sur notre sort depuis les origines de notre histoire jusqu'à ce jour ; c'est exprimer notre reconnaissance à la France, qui s'est faite à notre égard l'instrument bienfaisant de la Providence divine ; c'est enfin rendre hommage à nos précurseurs qui ont eu assez de décision dans l'esprit pour comprendre leur devoir, et assez de fermeté dans le caractère pour le remplir. Cette triple dette payée, prenons la résolution de poursuivre l'œuvre que leurs mains nous ont transmise, d'entretenir dans nos âmes la foi religieuse qui les animait eux-mêmes, et de nous dévouer, comme ils l'ont fait, aux intérêts du culte, de la patrie et de l'humanité.

Inspirons-nous du passé pour travailler en vue de l'avenir. Élevons nos enfants dans des sentiments de

piété, de vertu et de sévérité morale tels qu'ils puissent un jour prendre notre place comme nous avons pris celle de nos devanciers et perpétuer, à travers les âges, la tradition du judaïsme, qui est d'adorer Dieu au ciel, et de servir sur terre les causes sacrées du bien, de la justice et de la vérité.

Seigneur, comment ne pas élever notre pensée et nos prières vers toi dans une circonstance aussi grave ? Nos destinées sont entre tes mains, et c'est ta volonté sainte qui nous prescrit notre tâche. Il faut nous incliner devant cette volonté et puis faire de notre mieux pour ne pas manquer à la loi de notre vie. Mais, dans ta bonté infinie, tu viens au secours de notre infirmité ; par une grâce spéciale, tu mesures nos forces au fardeau que tu nous as imposé. Qu'il nous soit donc donné aux uns et aux autres de porter sans faiblir le poids de notre devoir, pour que nous soyons dignes d'obtenir, avec l'aveu de notre conscience, ta divine approbation qui est la vraie, la suprême bénédiction !

Mes frères et mes sœurs, soyez bénis 'ברכה' וכו'
Amen !





